

**Valérie STIÉNON**

### **Autorités de Balzac. Le discours dans le récit, et inversement**

Couvrant à hisser le roman au rang des pratiques littéraires sérieuses, Balzac visait à en légitimer le statut par diverses stratégies de valorisation d'un genre alors confiné au divertissement facile. Au nombre de ces stratégies se compte l'inscription fictionnelle du discours auctorial. Entendons par là qu'il s'agit moins d'une hypothétique « présence » textuelle de l'auteur dans la fiction narrative que de diverses constructions *discursives* instaurant des formes d'autorité. Balzac n'est certes pas le seul à recourir au procédé : Hugo et Dumas — pour ne citer qu'eux — en font grand usage dans leurs écrits, récits et autres feuilletons. Mais le cas Balzac reste remarquable par la récurrence et la force assertive de formulation de son projet de roman comme « instrument privilégié d'une saisie cognitive de la réalité contemporaine, cumulant les postures du philosophe, de l'historien, du savant, de l'observateur au sein d'une entreprise globale et cohérente, dans une ambition pédagogique et sérieuse qui peut sembler excéder les limites du genre au moment même où il tente de le refonder. » (p. 23) Voilà qui explicite le bien-fondé de la monumentale étude de Christèle Couleau-Maixent, issue d'une thèse réalisée sous la direction de Gérard Gengembre et défendue à l'Université de Caen en 2003. Monumentale, cette étude l'est doublement, par son volume (plus de huit cents pages aux sections finement articulées) et l'ampleur du corpus exploré : rien moins que *La Comédie humaine* dans son intégralité.

Cette dénomination de « discours auctorial » vient recouvrir du voile de la scientificité un ensemble de faits textuels en réalité déjà bien connus, mais mentionnés sous d'autres étiquettes par maints critiques et théoriciens référant de la sorte à un « lien étroit entre autorité, discursivité et positionnement idéologique » (p. 9). Et Couleau-Maixent d'explorer alors le déplacement épistémologique de la question de l'idéologie vers celle du discours, autorisé (émis

par une source crédible) et autorisant (crédibilisant son émetteur). C'est dire aussi combien s'amorce de la sorte une lecture du romanesque balzacien allant à rebours de sa réception la plus commune, celle consistant à préférer la fiction narrative au discours auctorial qui l'encadre et la sous-tend, ce qui revient finalement à lire Balzac contre Balzac, lui qui avait soigneusement mis en place ce dispositif porteur de l'architecture de *La Comédie humaine*.

Sujet vaste et protéiforme, donc, que celui traité par cette volumineuse somme. Il s'y trouve d'emblée caractérisé comme un « objet volé » au narratologue et sa définition se fait quelque peu attendre, au gré des approximations d'un flottement sémantique que l'auteur juge préférable : la notion « gagne à n'être pas trop strictement définie » (p. 122), requérant pour fonctionner d'« avoir du jeu ». Le discours auctorial ne gagnerait-il pas, de surcroît, à s'entendre au pluriel, en raison de la diversité de ses modes d'inscription dans le texte du récit ? Non oratoires, ces précautions n'empêchent pas la spécialiste de Balzac d'arrêter provisoirement cette définition satisfaisante : « nous nommerons donc discours auctorial tout exercice de la fonction idéologique par un narrateur ou un personnage quelconque, c'est-à-dire tout commentaire explicatif et/ou théorique ayant une visée didactique et reposant sur une forme d'autorité — qu'elle émane de la conformité avec la pensée de l'auteur ou de données intratextuelles liées à la diégèse (nature et statut du locuteur) ou à la narration (procédés rhétoriques, effets du texte) » (p. 44). En ces termes s'annonce une relecture transversale fédérant sur cet aspect de l'œuvre balzacienne plusieurs recherches spécifiques dont nous est *de facto* montrée toute la connexité : lecture critique de la *doxa*, mises en scène auctoriales, poétique des personnages, choix narratologiques, programmation textuelle du lecteur implicite. Autant de manifestations discursives et diégétiques qui, sous une apparente diversité, remplissent des fonctions similaires dans l'économie du roman balzacien.

On l'aura compris, l'étude adopte le point de vue selon lequel le recours au discours auctorial non seulement influence, en la configurant, l'œuvre balzacienne, mais de surcroît participe à la

refondation du roman dans les années 1830-1850 et se trouve dès lors inscriptible dans une histoire littéraire. C'est dans cette optique que sont appréhendés les divers modes d'insertion du discours dans le récit. Reconduisant la dichotomie héritée de Benveniste, l'auteur procède à une efficace discussion typologique de procédés rhétoriques et stylistiques tels que la digression, les parenthèses, la parabase, l'épiphénomène, l'épiphrase, la maxime, la note. Se trouvent conjointement examinés l'appareil paratextuel, le dispositif générique, la fonction « porte-parole » des personnages — non qu'ils constituent systématiquement des relais d'un message personnel de l'auteur : ils font autorité dans l'économie du récit par délégations et diffractions de la parole auctoriale —, les adresses au lecteur, etc.

Faisant méthodiquement retour sur les (anciennes) notions de discours, d'idéologie, d'auteur et d'autorité, Couleau-Maixent emboîte le pas à l'analyse du discours (via Maingueneau, Charaudeau et Amossy, principalement) pour aborder l'auctorialité depuis sa source énonciative. Elle veille également à donner leur importance aux voix anonymes des personnages génériques, ces semi-personnages secondaires, ainsi qu'aux figures marginales qui, de Vautrin à d'Arthez, sont d'autant mieux pourvoyeuses de discours auctorial qu'elles sont marginales : n'ayant pas droit à la parole « institutionnelle », elles peuvent prétendre à certains autres lieux alternatifs de discours, dans un courant romantique de valorisation de l'exclu qui les autorise à juger et jauger la société depuis une situation décentrée. Quant au traitement de l'idéologie, Couleau-Maixent précise qu'il consiste chez Balzac à opérer une « synthèse entre un fonds idéologique personnel, une vision du monde, et une apparence généralisante, prenant volontiers les dehors du lieu commun » (p. 72). Corollaire de cet axe idéologique innervant l'étude dans son ensemble, le discours auctorial engage inévitablement un rapport au savoir et à la vérité. Convoquant la notion de *mathésis* à laquelle recourt la « Leçon » inaugurale barthésienne pour désigner la prise en charge des savoirs par la littérature, la chercheuse montre en quoi la démarche descriptive et analytique du discours auctorial balzacien sert à des fins didactiques et vient renforcer la tentation encyclopédique des œuvres-mondes,

ces sommes romanesques du social. Figure donc aussi dans cet ouvrage l'examen des contributions à la vogue « panoramique » de la part d'un écrivain ayant d'ailleurs commencé sa carrière littéraire de romancier avec le succès mondain de la *Physiologie du mariage*.

Presque exclusivement narratologique, cette première partie de l'étude aurait gagné à corréliser ses observations textuelles à la position de Balzac dans le champ littéraire pour aborder les jeux posturaux comme autant de choix situables dans un espace des possibles romanesques du champ littéraire français de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Une telle opération aurait permis la problématisation du rapport de Balzac aux autres romanciers, comparés en synchronie ou considérés dans une perspective diachronique.

Consacrée à la « fabrique de l'autorité » entendue comme effet de texte, la seconde partie de l'étude examine le texte sous l'angle d'une « machine à crédibiliser le discours » (p. 284). Toute autorité n'existant que si elle est reconnue comme telle, on ne peut négliger le volet pragmatique de l'œuvre. Le(s) locuteur(s) s'y emploie(nt) à susciter l'adhésion en mobilisant diverses postures discursives génératrices d'autorité. Telle est la raison pour laquelle l'étude est tout entière bâtie sur le choix méthodologique initial de ne pas privilégier le rapport à l'auteur, mais de se centrer sur le registre de l'autorité pour distinguer les types de discours en fonction de leur efficacité. Habile compromis érudant, en la déplaçant, la vieille question de l'instance auctoriale ! Il devient dès lors possible d'observer la construction de positions d'énonciation autorisées et de postures crédibilisantes par déploiement de scénographies légitimantes programmant des mécanismes d'adhésion. On peut cependant regretter qu'après la remarquable mobilisation d'un appareil narratologique parfaitement au point, ne soient pas définies plus explicitement les notions de places et de postures, de portée considérable en analyse du discours et en sociologie de la littérature. Par ailleurs, si le concept d'*ethos* est efficacement repris à Aristote, l'emprunt ne semble s'opérer qu'au mépris des très riches réinvestissements contemporains de la notion opérés dans le sillage de Ruth Amossy. Ayant à gérer cette tension entre intentionnalité

du texte et réception de l'œuvre, Couleau-Maixent dissimule avec peine quelques confusions entre les approches pragmatique, rhétorique et poétique, mêlant parfois discours et roman, associant locuteur et narrateur ou locuteur et personnage.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage trouve un bel aboutissement dans l'étude de positionnements discursifs par l'exploitation à nouveaux frais de la notion d'*archive* récupérée à Michel Foucault via Michel Pécheux et Dominique Maingueneau. Une orientation plus résolument sociocritique aurait cependant permis d'opérer la jonction entre analyse des contenus et sociologie de la littérature, limitant peut-être certains risques de dispersion et de surinterprétation entraînés par l'herméneutique textuelle à laquelle s'emploie toute cette partie de l'essai, en particulier lorsque, pour montrer la portée cognitive du romanesque, sont étudiées dans le grand œuvre balzacien des « transpositions fictionnelles » de principes explicatifs (sociologie, analyse littéraire). Relevant du régime fictionnel, le récit n'est assurément pas lisible comme n'importe quel discours et n'engage pas le même rapport au vrai et au vraisemblable. Ainsi s'explique, malgré les précautions justifiées et avisées de Christèle Couleau-Maixent, cette pirouette méthodologique apparaissant comme insuffisamment problématisée : n'aurait-il pas été plus judicieux de recourir à ces schémas analytiques pour comprendre comment ces mêmes transpositions fictionnelles sont rendues possibles?

Dans « la boîte à outils du discours auctorial », l'auteur explore ensuite les procédés rhétoriques que ce dernier mobilise. Est examinée la cohérence textuelle indispensable à l'élaboration d'une autorité convaincante qui doit passer par un message logique et cohérent dans l'élaboration duquel interviennent pour une grande part la redondance et les stéréotypes. Mentionnons encore deux développements particulièrement intéressants : une typologie de la typisation (par prototypie, stéréotypie et synthèse) et des développements sur l'ironie en rapport avec le pacte de lecture réaliste qu'elle menace de court-circuiter parce qu'elle « remet en question tout à la fois l'adhésion du lecteur et l'univocité du discours » (p. 786).

Une saisie aussi ambitieuse de l'œuvre-monde de Balzac ne pouvait être qu'une entreprise de longue haleine. Travail solide et rigoureux constituant un bilan fédérateur des principales orientations de la critique balzacienne, ce volume présente donc une application illustrée des acquis de la narratologie et de l'analyse du discours sur une œuvre dont l'ampleur réclamait précisément une telle approche transversale et généralisante. En toile de fond reviennent des références incontournables, tels les travaux significatifs de Philippe Hamon, Vincent Jouve, José-Luis Diaz, Éric Bordas, Aude Déruelle. Outre sa bonne maîtrise et sa judicieuse convocation des « grands classiques » théoriques, l'étude se montre virtuose dans l'illustration par l'extrait, constituant un remarquable exemplier balzacien. Le mouvement général de la démarche est la dissociation et le dénombrement de critères réassociés ensuite pour mieux en étudier l'articulation et la complexité. On comprend dès lors que les difficultés de cette étude soient principalement d'ordre taxinomique. L'impossible exhaustivité et les affres du classement n'enlèvent cependant pas son mérite à la tentative d'élaboration progressive d'une grille d'analyse qui vaut d'ailleurs pour sa souplesse, réajustable selon les romans et les essais considérés.

Si certains titres de l'étude fonctionnent poétiquement en miroir (« Je suis donc je sais » / « Je sais donc je suis »), d'autres peuvent apparaître comme trompeurs en raison de leur récupération de concepts et notions déjà lourdement chargés. Ainsi de cette section baptisée « L'espace des possibles », semblant annoncer une lecture bourdieusienne, mais correspondant en réalité à une lecture thématique.

Notons enfin la créativité et le potentiel heuristiques de certains schémas mis au point par Christèle Couleau-Maixent : diagrammes des visages de l'autorité selon la caractérisation des personnages (p. 371), tableau typologique des personnages génériques (p. 392-393), modélisation arborescente du traitement balzacien du thème de l'adultère (p. 712).

Clarté, sobriété, densité et ampleur du développement sont les principaux atouts du travail de cette chercheuse encore peu connue,

maître de conférences à l'Université Paris 13. S'il est difficile de se faire une place dans le champ des recherches balzaciennes, c'est parce que celui-ci compte déjà les plus éminents spécialistes. D'autant plus difficile, d'ailleurs, que l'aspect novateur du présent travail n'apparaît pas nettement. La longueur de cette étude, tout d'abord, peut être rédhitoire pour sa lecture. À l'heure où les théories gagnent en efficacité à mesure de leur condensation, il est à craindre que l'ouvrage ne rencontre pas idéalement son lectorat. Outre quelques longueurs et une trop faible circonscription du corpus balzacien, les mouvances mêmes de la notion de *discours auctorial* tendent à en faire une clé de lecture protéiforme qui, malgré la rigueur et les balises de la démarche, débouche inévitablement sur de la disparate. Enfin, l'originalité de cette recherche est éclipsée non seulement par l'appareil taxinomique de la narratologie genettienne, mais aussi par d'autres travaux scientifiques à l'impact considérable. Dès le titre, c'est évidemment à l'ouvrage fondateur de Susan Rubin Suleiman sur le roman à thèse que l'on pense...

**Référence :** Christèle COULEAU-MAIXENT, *Balzac : le roman de l'autorité. Un discours auctorial entre sérieux et ironie*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et Modernités », n° 98, 2007, 817 p.